7e Année. — N° 20 20 Octobre 1901.

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

Adhérent à l'« Union Espiritista Kardeciana Española »

RÉDACTEUR EN CHEF : A. LAURENT DE FAGET | SECRÉTAIRE : GABRIEL DOLBAU

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

Caisse de Secours du « Progrès Spirite »

Nous avons reçu de :

M. « P. A. J., lecteur du *Progrès spirite* ».	2 fr.
Mme P. B. de Seignelay (Yonne) .	10 fr.
Total. . . .	12 fr.

Nous sommes heureux que notre appel commence à être entendu, et nous remercions de grand cœur ceux de nos lecteurs et lectrices qui nous aident à secourir nos frères infortunés.

LA RELIGION DE LÉON TOLSTOI

III

« Que peut attendre celui qui vit de la vie chrétienne dans le présent ? »

C'est la première des deux questions que se pose Tolstoï dans la conclusion du livre que nous achevons d'analyser.

« Des doctrines religieuses, dit-il, promettent à leurs fidèles le complet et parfait bonheur, aussi bien dans la vie future que dans la vie présente. Il se trouve même des théologiens qui voient sous ce jour la doctrine chrétienne. Ceux qui adoptent cette conception affirment qu'il suffit de se sacrifier, d'aimer les hommes, et la vie sera une joie perpétuelle ».

Tolstoï combat avec raison cette manière de voir, car, en effet, la vie, pour celui qui se sacrifie au bonheur de ses semblables, ne saurait réaliser le bonheur intégral. Mais celui qui se dévoue au bonheur des autres trouvera une joie élevée, un bonheur divin, même dans les souffrances qu'il aura à endurer pour être utile aux hommes. C'est le propre de la foi de nous transporter dans un monde à part, où la sérénité de l'âme la rend moins accessible aux souffrances terrestres. Nous communions alors avec l'Ame Divine, qui nous soutient, nous exhorte au courage et nous montre l'avenir radieux qui nous attend si nous avons toujours bien accompli le devoir. C'est d'ailleurs le propre de l'Amour de faire trouver nobles et saintes les douleurs nées de notre dévouement à l'humanité.

Ces impressions n'ont rien de commun avec le bonheur vulgaire, la joie au jour le jour des petites âmes aux intérêts mesquins, aux rêves égoïstes. Elles sont une jouissance exquise et suprême, bien au-dessus des joies factices et corporelles.

« Les autres doctrines religieuses, ajoute Tolstoï, voient dans la vie humaine une existence provisoire, pleine de souffrances inévitables et qui doivent recevoir leur récompense dans la vie future. Certains partisans du Christianisme adoptent également cette conception. Ainsi, les uns voient dans la vie la joie perpétuelle, les autres, la souffrance perpétuelle ».

Certes ! la douleur, pas plus que la joie, n'est perpétuelle en ce monde. Mais cela ne veut pas dire que nous ne serons pas récompensés, dans la vie future, des maux que nous endurons en celle-ci. Ou plutôt, la loi de notre évolution nous conduit au bonheur futur par le perfectionnement graduel de notre âme.

« La vie, conclut Tolstoï, n'est ni une joie ni une souffrance ; elle est simplement « la naissance et le progrès du *moi* spirituel de l'homme ».

Oui, mais cette naissance successive, (ou

plutôt ce progrès), est accompagnée de joies et de douleurs que nous ne pouvons pas ne point ressentir et qui, d'ailleurs, sont mesurées par la Prévoyance Divine pour aider à notre développement intellectuel, à notre perfectionnement moral.

Reproduisons, sur cette question, le résumé de Tolstoï, auquel nous sommes heureux de donner notre adhésion :

« A la perte des joies ou à la douleur des souffrances, le chrétien se souvient de sa dignité, de sa mission, et aussitôt joies et souffrances sont reléguées à leur véritable place : il devient de nouveau libre et tranquille ».

Très bien ; mais alors il ne faut pas dire que la joie et la souffrance n'existent point ici-bas, *que tout est dans notre progrès*, lequel a lui-même besoin, répétons-le, *des différentes conditions heureuses ou malheureuses de la vie pour se manifester.* Reléguons joie et souffrance terrestres à leur véritable place : d'accord. Dans le bonheur comme dans la peine, ayons toujours devant les yeux le devoir ; pensons souvent à l'avenir qui nous attend au sortir de ce monde : cette doctrine est le triomphe de l'âme sur la matière, la « naissance spirituelle » progressive qui fait la base de l'enseignement de Tolstoï, et, sous d'autres noms, de la doctrine de Jésus.

Mais ne pas ressentir la joie ou la douleur, est-ce possible ? Ce serait la preuve, non d'une élévation plus grande, mais de l'annihilation de notre faculté de sentir. Seulement, le croyant sincère — qu'il soit juif, chrétien, bouddhiste ou mahométan — dominera ses souffrances, ne récriminera pas contre elles, persuadé qu'elles ont un but utile marqué par la Divine Providence. Il ne donnera pas non plus aux joies passagères d'ici-bas l'importance que certains leur attribuent. Il vivra de la vie intérieure autant que de la vie extérieure, sans sacrifier l'une à l'autre. Les joies intimes de sa conscience le dédommageront des peines que lui fait souvent éprouver l'ignorance ou la méchanceté des hommes. Et s'il est amour, pour être vraiment lumière, il sentira son âme, profonde et heureuse, vivre dans l'intimité de Dieu.

∴

Que peut attendre l'homme dans la vie future ? Telle est la deuxième question qu'envisage Tolstoï.

L'éminent écrivain croit que « l'essence divine de notre âme, qui est en dehors du temps et de l'espace et qui est enfermée dans notre corps, cesse en en sortant de se trouver dans les conditions de temps et d'espace ».

C'est beaucoup trop dire, à notre avis. Dieu est dans l'éternel présent parce qu'il voit de toute éternité les causes produire leurs effets et qu'il sait d'avance toutes choses. Il se peut que certains Esprits très élevés participent de cet attribut de la Divine Puissance et échappent, par là, aux conditions de temps dont parle Tolstoï. Mais les conditions d'espace sont inévitables. L'esprit sait d'où il vient et où il va. Il a son monde à lui, son milieu préféré. Il n'est pas perdu dans l'immensité des choses. Dieu seul remplit l'espace et le temps.

Sur quoi, d'ailleurs, Tolstoï appuie-t-il cette affirmation que l'essence divine de notre âme, en sortant du corps, cesse de se trouver dans les conditions de temps et d'espace ? Est-ce sur la doctrine de Jésus ? Nous ne voyons aucun texte qui se rapporte à cette question, et nous devons croire qu'ici l'auteur de « La Vraie Vie » nous donne sa pensée exclusivement personnelle.

« *Où* serons-nous ? dit-il. Quand nous disons *où*, nous parlons de l'endroit où nous serons. Mais la notion du lieu, de la place, a son origine dans notre séparation, notre isolement de tout le reste. *Avec la mort, cette séparation disparaît* et nous sommes, pour les hommes qui vivent sur la terre, partout ou nulle part. Nous sommes sans lieu défini ».

S'il en était ainsi, nous serions aussi, après la mort corporelle, sans existence définie. Mêlés au Grand-Tout, nous n'aurions pas d'existence propre.

Mais suivons l'exposé de la doctrine du célèbre écrivain sur ce point si important :

« Il existe bien des hypothèses sur notre devenir extra-terrestre ; mais des plus grossières jusqu'aux plus subtiles, aucune ne peut satisfaire celui qui pense par soi-même. La félicité, la sensualité de Mahomet sont trop grossières et trop en désaccord avec la véritable conception de l'homme et de Dieu. La division en paradis et en enfer imaginée par l'Eglise est également contraire à la conception d'un Dieu d'amour. Les migrations des âmes sont une invention moins grossière, mais *qui renferme également la notion de l'existence de l'individualité* ; la conception du nirvana écarte la théorie individualiste, mais est contraire aux appels de la logique : la raison de l'être. »

D'après ce qui précède, Tolstoï ne croirait pas à la persistance de notre individualité après la tombe, et cependant il repousse le nirvana des héosophes, bien que ce nirvana écarte la théorie individualiste.

Il est difficile de se faire une idée de l'opinion de Tolstoï sur le lendemain de la mort. Il ne paraît pas avoir, à ce sujet, de conception nettement déterminée.

« La raison, affirme-t-il, sait cette seule chose : l'essence divine existe et elle se développe sur cette terre ; arrivant à un certain degré de sa croissance, elle sort de ces conditions. »

Et pourquoi en sort-elle ? dans quel but ? que devient-elle après la mort ? Si une seule existence est nécessaire à l'âme pour se développer, au moins faut-il que cette existence soit vraiment accomplie. Et les enfants qui meurent en bas âge ? Ils n'ont pu accomplir cette « naissance spirituelle » dont parle si souvent Tolstoï : que deviendront-ils donc après la mort de leur corps ?

Est-il possible qu'un cerveau puissant, un noble cœur comme Tolstoï ne soit pas frappé de cette anomalie ? Et puis, tout faire tenir, pour le progrès de l'âme humaine, dans une courte étape terrestre, quelle erreur à nos yeux ! Le sauvage, qui n'a jamais entendu parler de Jésus-Christ, dont l'âme est restée enfantine jusqu'à sa mort, subira donc le même sort que l'âme évoluée, que l'âme de Tolstoï lui-même ?

Quoi ! une seule vie pour faire avancer l'homme vers Dieu, pour lui faire acquérir toutes les qualités qui lui manquent ! Une seule vie de luttes, de souffrances, de travail, de progrès, pour aboutir à quoi ? A l'anéantissement de l'individualité après la mort ? Mais alors nos souffrances sont injustes, nos épreuves inutiles et imméritées ; nos études sont un leurre, notre vie un non-sens puisqu'elle n'a pas de conséquences naturelles et logiques dans la vie future ! Les bons et les mauvais auront-ils donc le même sort ? Cette doctrine serait désolante si elle pouvait être vraie.

Nous serions donc plongés, après la mort, dans une essence infinie, humaine ou divine, dans laquelle nous perdrions tout, jusqu'au souvenir de nos actes, de notre personnalité !

Tolstoï ne l'affirme pas sans réticences :

« Après la mort, dit-il, l'âme continuera-t-elle à se manifester isolément ? Cet accroissement de l'amour sera-t-il cause d'une nouvelle segmentation ? Les suppositions peuvent être nombreuses, mais aucune ne peut être certaine ».

Entendons-nous, cependant. Vous dites qu'après la mort, l'âme perd son individualité. Puis, vous vous demandez si elle continuera à se manifester isolément ? N'est-ce pas une contradiction ?

Mais voici la dernière pensée de Tolstoï sur le lendemain de la mort. Il la trouve dans sa foi de chrétien :

« Ce qui est certain et indiscutable, dit-il, c'est la pensée qui a été exprimée par le Christ en mourant : « Mon Père, je remets mon âme entre tes mains ». Cette certitude est qu'en mourant, je retourne là d'où je suis venu. Et si je crois que ce dont j'émane est l'amour conscient (je connais ces deux propriétés), je retourne avec joie vers Lui, sachant que le bonheur m'attend. Loin de craindre, je me réjouis du passage de cette vie à celle qui m'est réservée ».

Cette foi, par plusieurs côtés, est aussi la nôtre. Mais il ne suffit pas que nous ayons confiance en Dieu pour professer une doctrine religieuse acceptable par la conscience moderne. Le Spiritisme va plus loin que le christianisme de Tolstoï : il interroge les Esprits des soi-disant morts, qui lui donnent, sur les conditions heureuses ou malheureuses de la vie après la tombe, des détails circonstanciés en rapport avec ce que nous connaissions de leur caractère, de leurs défauts ou de leurs vertus. Un grand enseignement se dégage de ces colloques avec l'invisible : la preuve indéniable qu'après la mort, l'âme conserve son individualité, qu'elle ne la perd pas dans le sein d'un Dieu tout puissant, ni dans l'essence infinie d'une sorte d'esprit universel humain, ou encore dans l'âme de la Nature, mais que cette individualité persiste et grandit, d'existence en existence, de monde en monde, jusqu'à ce que, délivrée de tous les jougs de la matière corporelle, l'âme épurée, embellie, rayonnante, puisse s'élancer en pleine liberté dans l'espace sans bornes, où aucune place particulière ne lui sera plus assignée, parce que toutes les régions lui seront alors accessibles et qu'elle pourra partout contribuer au bonheur de ses semblables et concourir à l'œuvre même de la Divinité.

* * *

Nous signalerons, avant de terminer, un appendice à l'œuvre de Tolstoï, intitulé : *La Vie et la Doctrine de Jésus*. C'est une simple et grandiose histoire du Christ, un haut aperçu de sa vie morale, de son enseignement.

Nous n'y combattrons que cette doctrine, exagérée selon nous : « On ne peut servir à la fois la chair et l'esprit ; il faut opter pour l'un ou pour l'autre » (page 222).

Nous n'avons pas à opter entre la chair et l'esprit ; nous avons à donner satisfaction à l'un et à l'autre dans une juste mesure.

N'avons-nous pas été placés sur la terre pour cela ?

Le corps est nécessaire à l'âme.

Tenons en bride nos passions ; ne laissons pas le corps prédominer sur l'âme : voilà la limite du devoir. Mais sacrifier inutilement le corps à l'âme, cette devise monastique n'est point la nôtre. « Qui veut trop faire l'ange fait la bête »,a dit Pascal. Ne faisons donc ni la bête, ni l'ange : soyons hommes.

Nous regrettons aussi de ne pas trouver dans la belle œuvre moralisatrice de Tolstoï, dans les citations qu'il fait des paroles de Jésus, ces deux grands enseignements, d'accord avec la doctrine spirite :

1° « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père », allusion, selon nous, à la pluralité des mondes habités répandus dans l'espace infini ;

2° « Nul ne verra le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau », paroles qui confirment l'enseignement de Socrate et de Platon sur la pluralité des existences de l'âme, seule explication possible de la justice de Dieu en présence des inégalités choquantes des conditions humaines dans la vie actuelle.

A la page 23 de « La Vraie Vie », Tolstoï cite bien cette parole : « Votre Père a beaucoup de demeures », mais il l'applique, dans la vie future, à la réunion des êtres qui s'aiment « en un *être unique* qui nous sera aussi proche que notre corps nous l'est aujourd'hui ».

Or, nous ne croyons pas que cette fusion d'âmes en une seule unité, après la mort du corps, puisse se déduire des paroles de Jésus, qui a dit, il est vrai : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », et encore : « Mon père et moi nous sommes un », mais qui, évidemment, entendait par là l'harmonie naturelle, le rapport constant entre le père et le fils, entre la créature et son créateur. Quand nous accomplissons la loi de Dieu, nous sommes *un* avec lui. Mais cela n'implique en aucune façon l'évanouissement, après la mort, de la personnalité humaine dans une collectivité unifiée, ou encore la dilation infinie de l'âme s'abîmant dans le sein de Dieu.

Et d'ailleurs, comment l'âme de celui qui meurt imparfait pourrait-elle faire partie, après la mort corporelle, de la nature infiniment parfaite de Dieu? Une succession d'existences peut, seule, par la progression continue de leurs facultés affectives et intellectives, rendre un jour les hommes « parfaits comme leur Père céleste », c'est-à-dire en complète union avec lui par leur esprit évolué. C'est pourquoi les spirites Kardécistes restent profondément attachés à cette croyance aux vies successives, qui nous vient des plus anciennes religions, des plus hautes philosophies, et, à travers les âges, nous montre le véritable chemin qui mène à Dieu par le progrès améliorant sans cesse la persistante individualité humaine.

***

Nous avons analysé avec impartialité la dernière œuvre philosophique d'un écrivain justement célèbre ; partout où notre conception de la vie pouvait s'unir à la sienne, nous l'avons dit; partout où son point de vue n'était plus le nôtre, nous l'avons déclaré. La vérité n'a qu'à gagner à ces échanges de vues sincères et désintéressés.

Si, sur quelque point, nous avons mal interprété la pensée de l'illustre auteur, nous serons heureux de l'apprendre, et, bien entendu, nos colonnes sont ouvertes, soit au Maître lui-même, soit à l'un de ses disciples, pour une nouvelle explication de ceux des principes de Tolstoï que nous n'avons pas entièrement admis, ou une justification de ceux que nous avons combattus.

A. Laurent de Faget.

UN CAS DE MAGNÉTISME SPIRITE

Il y a quelques années, à Buenos-Ayres, je suivais assidûment les séances du Dr d'Ass, un fou, selon les uns, un grand savant, selon les autres.

D'après mon opinion personnelle, le docteur d'Ass était « quelqu'un ».

Il suffisait pour cela de le voir regarder les gens avec ses yeux perçants comme des pointes d'acier, yeux extraordinaires qui semblaient fouiller jusqu'au fond de l'âme; à l'époque où j'allais chez lui, en 1894, j'étais cependant très prévenu sur toute la question : *sciences occultes*.

Je lui demandai un jour une consultation personnelle, il me fixa un rendez-vous pour neuf heures du soir ; je m'y rendis ponctuellement, impatient et vaguement impressionné.

Dès l'abord, la maison me parut simple, quoique arrangée avec un goût parisien.

Le salon où j'entrai n'avait rien d'imposant ni de grave, aucune trace de charlatanisme, aucun rideau inopportun, seulement un divan, quelques chaises, une étagère avec quelques bibelots ; un énorme palmier dominait une causeuse, plus loin un piano à queue au-dessus duquel était un portrait de femme.

Quelques minutes d'attente, un bruit de portes qui se ferment, une toux rauque et le Dr d'Ass était devant moi.

On ne pouvait au juste définir son âge : il était maigre, noir de cheveux et de peau, les lèvres livides, un menton carré. Tout en lui dénotait l'énergie, la volonté, la force, peut-être aussi la cruauté.

— Que désirez-vous? dit-il, se croisant les bras en une pose de défi. Pourquoi venez-vous me trouver, puisque vous ne croyez pas un mot du spiritisme? Que vous dirais-je...? Pourquoi vous êtes ici... c'est très simple, la curiosité vous attire! Vous venez en naïf, sûr de vos idées matérialistes et de vos vagues notions sur Dieu. Vous vous êtes dit : « Je vais m'offrir une bonne soirée avec ce diable de d'Ass, ce farceur des innocents, ce prestidigitateur, ce drôle!... » Et voilà comment vous êtes venu, Monsieur! comme quelqu'un qui va au cirque ou dans une foire pour y voir des choses extraordinaires et des anomalies.

Tandis qu'il parlait, ses yeux s'injectaient de sang, ses cheveux se hérissaient sur sa tête, ses doigts se contractaient ; tout en lui, jusqu'au frémissement et aux frissons de sa peau, dénotait l'homme transfiguré par la science.

Je lui répondis, déjà dominé par le pouvoir de son regard fascinateur, que j'étais venu par curiosité, mais sans arrière-pensée, sans idée de moquerie.

— Voulez-vous une séance de magnétisme par la double vue, ou une séance de spiritisme?

— A vous parler franchement, Monsieur, dis-je, je suis pleinement convaincu pour le magnétisme, mais je ne crois pas un mot du spiritisme.

— Je le savais bien! murmura le docteur, relevant d'un geste familier ses cheveux sur son front, mais cela ne fait rien, je vous prouverai que les *désincarnés* ont plus de pouvoir que le *fluide animal*, celui qui se dégage de l'homme endormi.

Puis après une pause :

— Je vais appeler ma femme... c'est mon médium.

Il sortit et reparut ensuite, suivi d'une toute jeune femme, très jolie, coiffée de deux bandeaux bruns.

— Antoinette!...

Il me la présenta ainsi, simplement. Elle avait une de ces physionomies un peu indifférentes, les traits réguliers, la peau très blanche et fine, et d'admirables cheveux noirs. Sa taille moyenne était bien prise, ses mains effilées et délicates, et ses pieds, très petits, indiquaient presque à eux seuls son origine espagnole.

Elle souriait doucement, montrant entre les lèvres rouges des dents petites et mignonnes qui la rendaient délicieusement charmante.

Malgré tout cela, elle avait un peu l'aspect froid d'un marbre, quelque chose de vague, d'indéfini, qui impressionnait l'observateur.

— Antoinette, dit le docteur, Monsieur veut assister à une séance de magnétisme et de spiritisme, mais je veux que tu me dises d'abord tes impressions sur lui.

Et la regardant fixement, on sentait qu'il la dominait.

La femme se raidit... fit un pas... puis un autre vers nous... sa physionomie prit une teinte douloureuse, et... lentement, d'une voix cependant distincte, elle prononça ces mots :

— Je suis bien éclairée, mon esprit familier est avec moi, Monsieur sera satisfait de mes réponses... vous pouvez m'endormir.

Le docteur mit ses deux index sur les paupières de sa femme, et d'un seul mot la magnétisa.

— Dors!

Antoinette ferma les yeux, hypnotisée par le courant du fluide.

Il lui prit les mains, les laissa retomber ensuite le long de la robe claire qui, pareille à une tunique, enveloppait la somnambule.

Les mains retombantes produisirent sur l'étoffe un bruit sec, comme le choc, le heurt de deux morceaux de bois.

— La catalepsie est complète, je vais commencer.

J'écoutai religieusement.

— Comment s'appelle Monsieur?

— Raoul! répondit-elle, très nettement.

— Quand est-il né?

— En 1870.

— Est-ce vrai? Monsieur, dit le docteur d'Ass qui savait combien les somnambules ont de difficulté à dire les dates.

— Oui, Monsieur, répliquai-je déjà ému.

— Sais-tu, Antoinette, pourquoi Monsieur est venu?

— Je pourrais le dire, mais Monsieur ne serait peut-être pas content.

— Dites tout, Madame, répondis-je, nous ne sommes que trois personnes... et je n'ai pas de secrets d'Etat?

— Mais vous en avez au cœur, Monsieur, dit-elle.

— Pouvez-vous les dire?

— Monsieur aime quelqu'un qui est loin... très loin...

— Hélas! soupirai-je.

Et je me rappelai le doux visage de ma fiancée laissée aux États-Unis.

— Elle a un joli nom, continua Antoi-

nette ; elle s'appelle... oui... c'est bien cela... elle s'appelle Renée.

Mon émotion augmentait.

— Pouvez-vous vous transporter auprès d'elle et me donner une preuve de son identité ?

— Oui, répondit la voyante, je vais vous lire la dernière lettre que vous lui avez écrite.

Et, de sa voix claire, elle commença :

« Ma chère fiancée,

« Du fond de mon être, je t'envoie, et mon affection, et mon âme pour te dire que toujours, de loin ou de près, je suis à toi. Notre petit chien Darling (*légère commotion de ma part*) est en parfaite santé, mais bien triste depuis la mort de ma pauvre tante Juliette... »

— Assez... assez !... m'écriai-je, c'est bien ma lettre, celle que j'ai envoyée il y a quelques jours... c'est incroyable !

Et me tournant vers le docteur :

— Je suis presque convaincu, Monsieur !

— Vous le serez tout à fait, dit-il impassible.

Puis, après une pause :

— Vous aviez donc une tante, morte récemment d'après ce que dit votre lettre.

— Oui, Monsieur.

— Voulez-vous la voir?

— Mais... Monsieur...

— Elle est ici, dit Antoinette, comme secrètement initiée à notre conversation.

— Alors... je voudrais... murmurai-je presque bas... si cela se pouvait !...

— Regardez dans la glace de la cheminée, dit triomphalement le Dr d'Ass.

Je suivis la direction de ses regards... oh ! surprise !... miracle !...

— Tante Juliette ! m'écriai-je, tendant les bras vers elle.

Car, malgré que l'image fût d'abord vague, diffuse, elle était devenue distincte et précise. Je distinguais facilement le visage de la morte, avec ses bandeaux plats, blanchis par les ans, ses lunettes, son sourire placide et son air bon enfant.

Pauvre tante Juliette ! Combien de fois, tout petit, m'avait-elle fait sauter sur ses genoux ! C'est à elle que je devais mon gentil chien Darling !

Un attendrissement me gagnait. Je croyais rêver et, par la pensée, je me transportais au temps lointain de mon enfance.

... Soudain, un coup de sonnette retentissant vint m'arracher à mes pensées.

C'était le domestique qui, apportant une lettre pour moi, attendait la réponse.

— Qui vous l'a remise ? demandai-je.

— La femme de ménage de monsieur.

— Qu'elle entre donc, cette bonne femme, dit la voix sonore du Dr d'Ass.

Je le regardai stupéfait, tandis qu'il riait silencieusement.

La bonne entra, un peu effarée, regardant tout autour d'elle. Puis, m'apercevant :

— Bonsoir, Monsieur Raoul, dit-elle.

— Bonsoir, Manuela.

— Je viens pour la note de la blanchisseuse de monsieur.

Je rougis légèrement.

— Il ne s'agit pas de note maintenant, interrompit de nouveau le docteur, vous aurez dix nationaux (1) si vous restez ici.

— Que faut-il faire ? s'écria-t-elle joyeuse. l'idée de l'argent l'ayant réjouie.

— Vous prêter aux expériences scientifiques.

— Il n'y a pas de danger ?

— Aucun.

Elle réfléchit un moment, mais les nationaux vainquirent ses dernières résistances.

— Soit, Monsieur, mon âme et mon corps sont à votre disposition.

— On vous les rendra sains et saufs, dit le docteur en riant... Savez-vous lire ?

— Non, Monsieur.

— Et écrire ?

— Non, Monsieur, répondit-il Manuela, qui rougissait à ces questions. Il fallait donc le savoir ?

La pauvre femme était confuse de cette ignorance, surtout devant moi et devant le docteur, dont la réputation de science était sans rivale.

— Au contraire. Asseyez-vous ici, dit-il à la paysanne, en l'installant sur un fauteuil.

Durant quelques minutes, la regardant fixement, il finit par l'endormir. Les yeux cependant restèrent ouverts, mais la prunelle était terne.

— Comment vous trouvez-vous ? dit-il d'un ton impératif.

— Très bien Monsieur, je dors.

— Vous ne voyez donc rien !

— Non. Monsieur, que vous.

— Je veux que vous voyiez... Pouvez-vous voyager ?

— Oui Monsieur, commandez.

— Ah !... tant mieux... Allez donc chez monsieur.

—... J'y suis.

— Que voyez-vous ?

— La chambre de Monsieur.

— Comment est-elle ?

Elle en fit exactement la description, puis arrivant à la table de nuit :

— Tiens, une lettre pour monsieur !

(1) Vingt francs.

— Lisez, fit le docteur.

—... Je vous ai dit que je ne savais pas lire.

— Lisez, je le veux !

La voyante se débattait.

— Voyez-vous, m'expliqua-t-il, le magnétisme *seul*, en ce cas, n'aurait pas réussi, car la somnambule n'est pas un sujet assez lucide pour tout voir. Je vais lui prêter des forces.

Et s'adressant à sa femme qu'il paraissait avoir oubliée, dormant dans l'autre fauteuil :

— Antoinette, demanda-t-il, as-tu près de toi un esprit assez savant pour nous aider ?

— Oui, dit la jeune femme de sa voix claire.

— Qui ?

— Mon père !

— Saurait-il montrer le chemin à un esprit aveugle ?

— Je le crois.

Le docteur prit la main d'Antoinette et la mit dans celle de Manuela.

Il interrogea la première.

— Es-tu bien en *possession* de l'esprit de ton père ?

— Oui, je suis Adrien, répondit la jeune femme, changeant presque de physionomie.

J'avais peur vaguement de cet *au-delà* dont j'apercevais un coin du mystère.

— Veux-tu nous aider ?

— Je le veux, Dieu le veut aussi.

— Pourquoi Dieu ? demanda d'Ass, un peu impatienté.

— Pour convaincre un incrédule.

Manuela eut un tressaillement.

— Es-tu déjà là ? demanda de nouveau le docteur.

— Oui, mais ce corps m'est antipathique, je n'y viens que par obéissance.

— Vois-tu la chambre ? questionna d'Ass.

— Oui.

— Et la lettre ?

— La lettre aussi.

— Commence la lecture.

Les lèvres de Manuela s'entr'ouvrirent imperceptiblement et murmurèrent d'une voix plus masculine :

« — Mon cher fils ! »

— De ma mère ! m'écriai-je absolument effaré, tremblant de ce qui arrivait, l'expérience à présent me faisait peur.

— Laissez, laissez, n'interrompez pas, dit d'Ass, me faisant signe de me taire.

« — Ton absence nous paraît bien lourde, « continua Manuela, d'autant plus que ton « petit frère Juan a été forcé d'accompagner « ta sœur. Elle a quitté Buenos-Ayres, et « va demeurer chez les parents de son mari, « dans la province de Cordoba. Ton père est « un peu malade... »

— Mon pauvre père !... Ciel...

Et je m'élançai vers le médium, voulant savoir... savoir... encore...

De son regard sévère et impératif, le docteur me cloua sur ma chaise.

« — ... et pour cela, sans t'effrayer outre « mesure, prépare-toi à revenir dès le reçu de cette lettre. »

Quelques larmes mouillèrent mes yeux. Mon Dieu ! allais-je donc le perdre ?

« — ... Ton père ne mourra pas, dit « l'esprit par la voix de Manuela, mais... je « veux partir... je suis empoisonné, dans « ce corps de femme ignorante et sotte. »

— Continuez la lettre, dit le docteur.

— Ce n'est pas vous qui commandez, dit l'esprit, je me retire.

Manuela éprouva une nouvelle commotion.

Mais d'Ass, intéressé lui-même, ordonna au sujet de terminer la lecture.

Alors sa voix comme son visage changèrent de son et d'expression :

— Je ne peux pas, Monsieur, je ne sais pas lire.

Mon émotion arrivait à son comble, je ne pouvais plus rester, j'étais à bout de forces, tant d'émotions m'avaient anéanti ; et, prenant congé, je rentrai chez moi.

Mon premier soin fut de courir à ma table...

J'y trouvai en effet la lettre de ma mère, je la décachetai vivement, et, à ma grande surprise, je vis que le texte était absolument celui que j'avais entendu.

. . . .

Convaincu par les phénomènes de *magnétisme spirite*, je fis mes préparatifs de départ et me mis incontinent en route pour la province de Rosario où demeuraient mes parents.

Effectivement mon père était malade, pas gravement, par bonheur, et se rétablit au bout de quelques jours.

***

Je continuerai dans d'autres numéros mes visites suivantes au docteur d'Ass, et raconterai quelques séances plus curieuses et plus émouvantes auxquelles j'ai assisté avec beaucoup d'intérêt.

RAOUL MARY.

(*Les Dimanches*, 21 juillet 1901.)

ÉCHOS ET NOUVELLES

Claude de Saint-Martin et les Influences Féminines

D'un commentaire sur la vie de Saint-

Martin (le Philosophe Inconnu) publié dans *l'Initiation* d'Août, nous détachons les lignes suivantes :

. . . .

« La femme est la gardienne sur Terre du Principe plastique universel dénommé par Moïse Yonah (et dont les traducteurs ignares ont fait une colombe). La femme est capable de donner forme vivante à toute création humaine, soit un enfant, soit une idée, que le cerveau de l'homme ne peut que créer brutalement et sans art. Or la femme, en tant que Principe de la Nature, existe, non seulement dans les êtres revêtus de jupons, mais encore dans l'organisme de tout être, mâle ou femelle, vivant ici-bas. Toutes les facultés sentimentales et intuitives, entre autres, sont du domaine féminin : et Stanislas de Guaïta a parfaitement raison quand il affirme qu'en l'homme le cerveau est masculin et le cœur féminin, tandis qu'en la femme le cœur est masculin et le cerveau féminin. En effet le cœur et le cerveau sont complémentaires dans les deux pôles de la Nature humaine.

« Il suit de là qu'une pensée ébauchée brutalement par la force de projection mâle du cerveau, ne prend corps et forme que grâce à *l'imagination* et aux autres facultés cérébrales dépendant de la Nature féminine universelle.

« Aussi l'amitié d'une femme intelligente est précieuse pour un mystique, car c'est là qu'il fait l'épreuve réelle de ses idées et c'est en les discutant et en les développant dans ces discussions amicales, qu'il mettra ses pensées au point pour toucher, non pas tant le cerveau que le *cœur* de ses lecteurs.

« Si les préjugés sociaux, si la crainte de calomnies bêtes et la recherche de mobiles sensuels dans des actes tout spirituels, empêchent certains hommes de former ces chaînes de camaraderie cordiale avec des femmes dignes de cet honneur et capables d'illuminer de tels cœurs, il faut plaindre et ces préjugés et ces sociétés.

« Saint-Martin vivait trop en dehors des hommes du torrent pour s'occuper de leurs jugements, aussi met-il en pratique cette cordialité de cœur à cerveau et de cerveau à cœur, et l'excellente influence de Mme de Bœcklin à cet égard fait plus d'honneur encore à la « Chérissime B. » qu'au philosophe qui lui doit ses plus nobles inspirations.

« Aussi est-ce avec peine qu'on voit un critique de la valeur de M. Matter se demander comment un homme comme Saint-Martin pouvait avoir une si grande affection pour une femme « déjà grand'mère. »

« Mais l'amitié des âmes n'a que faire des contingences de l'âge, car l'Ame, comme la Science, est toujours jeune quand elle participe de l'immortalité de l'Esprit...... »

PAPUS.

Une bien jolie Coquille.

Dans une lettre adressée par M. Durville à M. Jules Bois et publiée dans « Le Matin » du 14 septembre, nous relevons la phrase finale, enrichie d'une spirituelle coquille :

« Si je reconnais, dit le professeur de Magnétisme bien connu, qu'un *vingtième* des faits observés (dans les séances de spiritisme) ne peut être expliqué par l'action magnétique psychique des assistants *vivants*, il me sera difficile de ne pas admettre l'action des ENTÊTÉS de *l'au-delà*, des *esprits* des spirites, dont je ne méconnais d'ailleurs pas du tout l'existence. »

« DURVILLE »

Voilà qui est catégorique : le professeur Durville admet que les phénomènes spirites sont dus, *pour un vingtième*, à l'action des *Esprits désincarnés*, des *entités* de l'Au-delà, qu'un typographe humoristique a transformées en ENTÊTÉS.

Serait-ce grâce à l'entêtement des Esprits, que M. Durville a dû reconnaître, le moins possible, une fois sur vingt, l'action des désincarnés dans les séances de spiritisme?

APPEL A LA SOLIDARITÉ SPIRITE

Nous faisons un pressant appel à la solidarité de nos frères et sœurs en croyance, en faveur de M. Benoît Martin, spirite Kardéciste de la première heure, qui, soit comme Directeur du *Moniteur spirite et magnétique* de Bruxelles, soit comme conférencier, donna, pendant tant d'années, de si nombreuses preuves de son dévouement à notre cause.

Agé de 87 ans et retiré à Paris, M. Martin, ne pouvant plus exercer aucune profession, est en lutte avec les difficultés de la vie. A un âge où on aurait le droit d'espérer un repos bien gagné, les épreuves matérielles l'assaillent, sans ébranler sa foi. C'est un devoir pour nous d'alléger à ce vieillard, si digne de notre sympathie, son lourd fardeau de soucis et de peines. Nos lecteurs et nos lectrices nous seconderont dans cette œuvre de solidarité fraternelle. Nous comptons sur eux.

Souscription en faveur de Mr B. Martin

A l'instigation de notre sœur «Espérance», le «Groupe Espérance» et le «Progrès spirite» réunis s'inscrivent pour une somme de . . . . **35 francs.**

Le Gérant : A. BOYER. Mayenne, Imprimerie CH. COLIN